

ment Mrs O'Shea dans la galerie des dames et on ne manquait pas de remarquer que l'attention de Parnell se portait fréquemment de son côté. A l'automne de cette année dont l'été avait vu leur première rencontre, Parnell n'essayait même plus de dissimuler sa passion pour la femme du capitaine O'Shea.

« Mon cher amour », lui écrivait-il alors. En décembre il lui écrivait : « Ma très chère femme ». Des rendez-vous romanesques avaient précédé le divorce et le mariage de Mrs O'Shea. Une fois, Parnell dut s'enfuir par une sortie d'incendie. Quand le scandale éclata enfin et que le capitaine O'Shea demanda le divorce, la carrière politique de Parnell fut brisée.

Après leur mariage, Parnell et sa femme vécurent une existence obscure à Brighton.

Depuis la mort de Parnell la vie de sa veuve était devenue plus retirée encore.

Un air de mystère l'enveloppait, dit-on, et nul de ses voisins ne se souvenait plus, en voyant passer celle qu'ils nommaient « l'ermite », qu'ils avaient devant eux Mrs Parnell, l'un des principaux personnages d'un des plus grands romans politiques des temps modernes.

§

Jean Moréas et la Musique. — Dans le supplément littéraire de la pangermaniste *Deutsche allgemeine Zeitung* du 2 juillet dernier, Ernst Utitzsch rapporte ce souvenir sur Moréas :

En 1908, à Paris, ou en 1909, je ne sais plus au juste. Nous étions depuis une demi-éternité au café du Dôme, et personne néanmoins n'avait l'intention de rentrer chez soi, car il pleuvait à torrents et nous étions vêtus très légèrement, en été. Il y avait parmi nous Jean Moréas, retour d'Espagne, et il parlait de ce pays et de ses habitants avec les gestes pathétiques qui le caractérisaient. Il admirait alors Mérimée et voulait lui disputer la gloire d'avoir découvert aux Français la patrie de Carmen. Il racontait un roman qu'il n'a jamais écrit, intitulé *les Nuits du sourire*, et chanta, pour finir, quelques mélodies espagnoles, figurant par des claquements de doigts le cliquetis des castagnettes.

Un jeune peintre allemand, qu'ennuyait le flux de paroles de Moréas, qu'il ne comprenait pas, se mit au piano (oh! ce piano, qui était toujours trois tons trop bas!), tapota un moment, puis se mit, non sans hésitation, à jouer la sonate en *la bémol* de Beethoven. Moréas resta coi en entendant les variations de l'*andante*; il devint nerveux pendant la marche funèbre, mais, à l'*allegro*, il sursauta :

« C'est effroyable ! Qu'il s'arrête ! Ce qu'il joue là est horrible ! » « C'est du Beethoven », répondîmes-nous. — « Qu'il s'arrête ! Cette musique est effroyable ! » Et la chevelure abondante du grand lyrique français cessa de s'agiter lorsqu'une de nos compagnes se mit à jouer la *Valse bleue* ou autre bribe languoureuse de Christiné, qui était alors en vogue parmi les Parisiennes. Le célèbre Jean, lui aussi, aimait ce genre de musique.....

J.-G. PROD'HOMME.